

ART

PEINTURE. Entre photocopieuse et calculette, ordinateurs et classeurs verticaux, la vie de bureau d'une entreprise girondine avec ses 60 salariés passionne un artiste contemporain. Instantanés

La plastique du bureau

de Dominique Godfrey

Cheveux courts et pull-over discret, Nicolas d'Hautefeuille ne cultive pas le style artiste maudit. Et lorsqu'il déclare : « J'aime l'univers du bureau », qualifiant ce lieu de « cadre urbain agréable », aucune ironie n'affleure sur son visage. De même, d'Hautefeuille a décidé de prendre rigoureusement au premier degré la tâche qu'il s'est fixée : réaliser le portrait au travail des 60 personnes composant le personnel du Domaine de Poumeyrade, à Vayres, près de Libourne. Pour cela, il a obtenu l'accord des frères Jacques et François Lurton, qui en assurent la direction.

Le Domaine de Poumeyrade n'est pas un château viticole comme les autres. Il ne possède aucune vigne sur le territoire pourtant favorable qui l'entoure. Il est simplement la base logistique pour l'Europe d'un vignoble mondialisé réparti entre l'Argentine, le Languedoc, le Chili, l'Espagne et le Portugal. « Nous sommes des dénicheurs de territoires rares », explique François Lurton, qui n'hésite pas à implanter son entreprise « au milieu de nulle part » pourvu que la terre soit prometteuse.

Bon enfant. L'équipe de Vayres se compose donc pour l'essentiel de commerciaux, complétés par une vingtaine d'ouvriers de chai qui travaillent au conditionnement de vins chiliens et argentins. Faire des portraits de son personnel à Vayres est apparu au responsable comme un « bon vecteur de communication interne » qui « valorise les gens ». « C'est très bon enfant », souligne François Lurton. Personne n'est



Nicolas d'Hautefeuille. À Poumeyrade, il croque salariés et objets quotidiens

PHOTO LAURENT THEILLET

obligé de participer, mais, de fait, il n'y a eu aucun refus, à part un ouvrier de chai. Nicolas d'Hautefeuille a trouvé ça « normal » et n'a pas insisté. C'était de toute façon insuffisant pour torpiller le projet. « Nous sommes une entreprise ouverte; les gens ne sont pas trop compliqués. C'est une maison jeune », ajoute François Lurton.

Sur la durée. Pourtant, au départ, Nicolas d'Hautefeuille a constaté « une certaine crispation ». Mais il a joué sur la durée, en s'installant pendant plusieurs semaines dans un petit bureau tout pareil aux autres et en se mettant à peindre. La curiosité et la fréquentation quotidienne ont

fait baisser les défenses. C'est ainsi qu'ont vu le jour « Delphine au pull mauve » puis « Delphine au pull bleu » debout devant son clavier d'ordinateur, alors que Delphine affirmait avoir « horreur des photos ». Pierre, responsable de l'entretien, s'est vu portraiturer avec ses grosses lunettes sur un fond rose fuchsia. Le directeur du marketing a été saisi au vol en train de prendre des notes sur le toit de sa voiture garée sur le parking.

Milliers d'instantanés. Bien entendu, le plasticien ne passe pas son temps à leur courir après avec un carnet de croquis à la main. Il réalise des milliers d'instantanés photographiques dont

il choisit quelques-uns pour les projeter sur papier et en faire des peintures. Autour des personnages affairés, tout le bric-à-brac des objets quotidiens plante le décor : les tables, les chaises, les rangements, les ordinateurs, bien sûr, mais aussi le mug pour le thé, le pot à trombones, l'éphéméride, les cartes postales reçues de collègues en vacances. « L'idée est que les gens puissent se voir en train de travailler. »

Toutefois, pour Nicolas d'Hautefeuille, l'enjeu n'est pas sociologique mais plastique. Ce qui l'intéresse, c'est surtout l'aller-retour entre photographie et peinture, avec « ces mauvaises photos qui peuvent faire de bonnes peintures », et le der-

« Tous ensemble »

Lorsque Nicolas d'Hautefeuille est venu lui présenter son projet, François Lurton a décidé de ne pas rejeter la proposition. Il a perçu tout de suite les avantages qu'elle pouvait présenter : « Dans mon mode de management, j'ai toujours pensé qu'il fallait faire participer les gens. J'ai une voix forte, je donne l'impression d'être quelqu'un de péremptoire. Mais j'aime communiquer, et je pense qu'il faut faire des choses ensemble. »

Les employés sont donc incités à se regrouper pour des activités comme le vélo, le canoë-kayak ou la voile, et il n'est pas mal vu d'échanger des invitations à dîner. François Lurton dit s'être inspiré de son expérience en Argentine : « Là-bas, les gens sont hyperindépendants. Si vous ne les faites pas participer à des activités en commun, ils ne travaillent pas. »

nier mot qui reste toujours à celles-là.

Le cliché fortement modelé par l'éclat lumineux prépare l'expression picturale caractérisée par de larges coups de brosse énergiques. Comme chez l'Américain Fischl, la palette est réduite, et l'espace pictural s'organise autour du regard du sujet. Et, surtout, les personnages pris au vol ont quelque chose de suspendu, initiant la possibilité d'un récit. C'est là, dans ce suspense ménagé par la représentation, ce jeu de miroir où la personne représentée dans son décor fait en retour le décor, que se cache le jeu de la « profanation légère et souriante » voulue par l'artiste.